

LOUIS PERGAUD ET SON MAÎTRE DE POÉSIE

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

À la veille de l'inauguration du monument que Besançon élève à l'auteur de *L'Herbe d'Avril* et des *Illostres de Bèze*, je voudrais donner aujourd'hui un nouvel aperçu de ce Pergaud poète, d'après une correspondance dont on annonce la publication prochaine.

Les poèmes qui constituent *L'Herbe d'Avril*, le deuxième recueil de vers et le seul vraiment digne d'attention du romancier franco-comtois, ont été écrits pour la plupart en 1904 et 1905. Léon Deubel, retour d'Italie où il avait fort écorné le patrimoine qui lui était échü après son service militaire, se trouvait alors, par mesure de tardive économie, l'hôte et le communal de son ami à Durnes. Il y devait habiter de nouveau, l'année suivante, la maison d'école voisine du cimetière et hantée par le vol éruptif des hiboux quand, finis six mois d'insouciance, de dissipation et de farniente à Lille, la « noire fatin » et le froid avaient chassé de Paris l'imprévoyant rêveur.

Les vers de cette époque chez Pergaud sont le résultat, non d'une collaboration au sens strict du mot, mais tout de même d'une union spirituelle assez étroite entre les deux camarades. Plus étroite et plus certaine, en tout cas, que celle au moins hypothétique et fantaisiste qu'on a imaginée entre Rimbaud et Ernest Prarond, bourgeois d'Abbeville. Deubel, en l'espèce, aurait fait volontiers figure de Baudelaire et Pergaud, à ses débuts, valait certainement beaucoup mieux que l'honnête Prarond. Aucun doute pour moi sur cette action doublement. Outre mes souvenirs personnels et ce qu'a pu écrire maintes fois sur ce sujet Léon Deubel dans des lettres encore inédites, Pergaud n'avait aucune raison de montrer plus d'amour-propre avec un intime qu'il ne témoignait à l'endroit du directeur de la revue *Le Belfroi* où le livre paraît d'abord, pièce à pièce, presque entier. Or, à cet égard, il ne commettait alors que littérairement, Pergaud écrivait, le 15 janvier 1905 :

« Je vous donne plein pouvoir pour corriger ce qui vous paraîtra défectueux dans mes vers... »
 « Dois-je dire qu'on m'y manquait point ? Et on n'appointait nul expressément à fournir une suite à ces *Départ*, pour l'année précédente, et qui n'était, en somme, qu'un « satisfecit » accordé à un excellent propagandiste de notre périodique dans les milieux d'enseignement en général et de pédagogie primaire en particulier et, par le truchement du journal *Le Flambeau*, dans toute la Comté radicale et d'ailleurs assez rétive.

Aussi Pergaud s'inquiétait-il souvent. Et faisait-il intervenir Deubel qui savait, fort bien à quoi s'en tenir sur les sourdes résistances rencontrées. N'avait-il pas recommandé la plus grande sévérité vis-à-vis d'un jeune homme très fier de son boulot, « très novice et très paresseux » ? Dans la bouche de Léon Deubel, cette dernière épithète, qui visait du reste le seul labeur des vers, est tout d'abord singulièrement plaisante.

« Perce-vous pas ces sonnets en mars ? » demandait Pergaud le 26 février, dans une lettre dont le quatrième feuillet était réservé précisément aux dissertations chimériques de Léon Deubel qui révoltait, en ce temps, d'une plaquette munitrice : *La Vie enchanlée*.

Les sonnets réclamés parurent en avril. D'une série intitulée *La Vigne et l'Autant* furent retenus *Vellée*, d'une note folkloriste très prononcée et qui est devenue une des bonnes pages de *L'Herbe d'Avril*. Comme pendant assez inattendu à l'évocation de la Vouivre légendaire, un tableau un peu facile, un peu livresque, traité, chaque mois, avec beaucoup plus d'éclat et de couleur par tous les poètes nordiques. *Soir de vendanges*. Thème littéraire que l'auteur, en hommage au pétillant vin d'Arbois sans doute, s'était appliqué à bien développer et y joignant, assez mal à propos, de ces vaines allusions hyléologiques dont il était friand. Aussi, par la suite, fut-il sage d'écarter ce sonnet d'un recueil qui trahissait, à défaut d'une vive originalité, un relent de vraie campagne et comme une ivresse de sensualité nullement factice. Cela nous valut maintenant une manière d'inédit qu'il est piquant de produire :

*Le satyre caron de désirs irrités,
 Tout le jour à saisi, dans sa jupe qui fait,
 La belle fille aux reins arrondis comme un fruit
 Offrant leur courbe fraîche à sa lascivité.*

*Sur la côte qui tend sa croupe féconde
 L'ennui des rivis tombe en arc avec la nuit.
 Et l'halète du soir, parmi les dentelles brutes,
 Flotte comme un odieu sur les coteries sombres.*

*Tout le sang du jour seigne aux nerveux des feuilles.
 L'empyre des couchants jusque au bord recroûtis
 Les pleurs du soir épars aux fossés des chemins.*

Tout de suite après avoir vu son nom au sommaire de la revue, Louis Pergaud récidive : il envoie *Le Couché du soir et Avant l'aurore*, aux images poétiques parfois incohérentes à force d'avoir été ingénieusement cherchées.

Lui en ai-je fait la remarque ? Aussitôt, c'est-à-dire le 15 avril suivant, Pergaud fournit cette référence :
 « J'ai d'autres vers que je vous enverrai. Ils ont subi avec succès l'examen de Deubel et je ne les crois pas inférieurs aux derniers que je vous fis tenir. »

Il en a quatre cents ou environ, ce qui explique son impatience à les placer. D'autant qu'il travaille acharné à sa perfectionner dans l'art, n'ayant rien de mieux à faire désormais, sa classe faite. Car le maître de sa formation spirituelle et son instituteur en prosodie est parti aux premières brises passées vers l'aventure :
 « Deubel, muni-toi-là, a quitté Durnes pour Paris où sa situation ne doit pas être brillante ; je lui adresse sa correspondance chez M. Carlin, 26, rue Moitère. Vous a-t-il fait part de son changement d'adresse ? Je ne le crois pas et, soit dit en passant, je le trouve trop peu énergique ou trop difficile devant la vie. J'ai fait mon possible pour le reconforter, mais je crains tout du bohème incorrigible qu'il porte en lui. »

Voilà un jugement qui, venant d'un ami aussi dévoué que Pergaud, a son poids. On rencontre ainsi aux lettres de l'apprenti écrivain, non seulement sa propre histoire et des affirmations de caractère, mais aussi la preuve constante du camarade qu'il connaît mieux que personne, ayant vécu, comme il pourra l'écrire dans la préface de *Régner*, dans son intimité quotéenne, soit à Durnes, soit plus tard à Paris.

En allant retrouver le printemps sur les boulevards, Deubel n'avait pu réintégrer, faute de pouvoir régler deux termes en retard, le chambre haute que La Tour-d'Auvergne. Y demeurait en souffrance et en gène une malle remplie plus de bouquins que de linge. Elle contenait, notamment, une partie de l'édition de *La Lumière natale* qui avait, l'année précédente, si mal chanté le poète transi par le vent qu'il avait chanté. Et Pergaud d'ajouter :

« Que M. X... se console et attende comme moi *La Lumière natale* ; un jour peut-être sortira-telle pour nous retrouver... »

Elle en sortit, plus tôt qu'on ne pensait. Le mois suivant, grâce à M. Carlin qui avait fait au logeur un peu de rigueur sur les honoraires qu'il touchait, comme traducteur, à l'agence Havas.

Et, le 3 mai, Pergaud m'informe :
 « Deubel est maintenant non plus chez Carlin, mais rue de La Tour-d'Auvergne, à son ancien domicile d'ici à 40 expéditions aux multiples exemplaires promus de *La Lumière natale*... »

C'est le temps que Pergaud commence d'avoir des ennemis administratifs, aggravés d'ennemis sociaux et pérorateurs. Il lui faut suspendre sa lyre neuve, non aux saules du fleuve étranger, mais au clou du Mont-de-Piété. L'instituteur est nommé à Landresse ou rien ne va plus. Pourtant, même au fait des débâcles de son premier message et au pire de ses démentis avec les indigènes de son nouveau poste, « qui ne voulaient de lui à aucun prix », il ne néglige pas de s'inquiéter du fantaisie chercheur d'impossible qui est tout ensemble son bon et son mauvais génie :

« Deubel ira probablement en Angleterre cet automne comme professeur de français, année-tout-elle le 19 juillet 1906. Le sachiez-vous ? »
 Tout le monde, insinue-t-il, se tire d'affaires, puisque « la vie d'enfer » de Landresse s'adoucit un peu avec le temps qui coule.

« Me voilà hors d'ennuis ou à peu près, explique une lettre de février 1906, et je vais retrouver, dans la paix reconquise, la force de travailler un peu... »

En attendant, il vit sur ses réserves poétiques et envoie régulièrement des vers où opère une sélection qu'il approuve ensuite sans manigèrer. Il poursuit :

« Je suis toujours en relations suivies avec Deubel qui est heureux à la *Rénovation* et m'envoiera bientôt pour me désennuyer un colis de livres et revues... »

Car Pergaud vit, là-bas, dans un déplorable isolement, loin du monde civilisé, bloqué par les neiges pendant trois ou quatre mois. Et la lecture lui est une salutaire diversion et trompe ses impatiences de poète.

Quant à la *Rénovation*, c'était une revue de littérature et d'art. Son fondateur, M. Emile Bernard, peintre et poète de talent, avait installé Deubel à demeure dans son local à charge de s'occuper du périodique. Ce pouvait être la bonne vie idéale : un toit, une besogne nullement désagréable, le pain et le tabac assurés. Cela ne dura guère.

Mais écoutons ici Louis Pergaud, fin mai 1906 :
 « Deubel me laisse sans nouvelles ; j'ignore totalement où il est à présent. Il devait quitter la *Rénovation* en mai pour aller en Bourgogne chez un gros marchand de vins. Depuis, je n'ai rien vu

paraître. Si vous êtes mieux renseigné que moi, vous n'oubliez pas de me donner sa nouvelle adresse, mais je crains fort qu'il ne vous ait laissé, vous aussi, dans l'ignorance de sa situation présente. Je ne sais trop ce que j'en dois conclure. Est-il casé une bonne fois ? Je doute fort qu'il se tienne longtemps au même endroit, fût-ce un Paradis. Il n'y est vraiment que Lille qui lui plût à cause peut-être de la vie débrillée qu'il y mène et qui semble convenir à son tempérament indépendant et imprévoyant à l'excès... »

Deux mois se passent. Même silence de l'ami.
 « Et Deubel ? Où loge-t-il maintenant ? » demande un post-scriptum en juillet.
 L'éclipse cette fois est de longue durée et presque totale jusqu'à la fin de l'année.

Le 21 décembre, je lis ceci :
 « J'ignore ce qu'est devenu Deubel ; depuis plusieurs mois je n'ai rien reçu de lui ; la dernière fois qu'il m'écrivit, c'était avant d'accomplir une période de 28 jours, ce qui n'avait pas l'air de bien lui sourire. Il était auparavant secrétaire de Pergaud... »

Lui, cependant, s'acharne, remet sur le métier, lime et polit son prochain livre dont il ajournera, de saison en saison, la publication escomptée :
 « J'attends toujours l'heure dorée où je pourrai confier à votre imprimerie un manuscrit de plus de mille vers sérieusement venus et scrupuleusement corrigés. Encore dix mois d'attente environ », pronostique-t-il vers le même date.
 Et de fait en novembre 1907, Pergaud se déclare prêt. Il a économisé, son par sou, les 125 francs requis pour l'édition du livre qui sera *l'Herbe d'Avril*. Mais les mille vers annoncés, sous la férule de son maître en poésie, ont fondu en 630 alexandrins.

Car, à cette date, après bien des refus et bien des hésitations, Louis Pergaud a succédé sa « sorpeur provincial » et cédé, en coup de tête, aux appels venus de la capitale : il a rejoint Deubel à Paris dont il se vante, de concert, tenir la conquête héroïque.

L'Herbe d'Avril n'assure pas d'emblée la renommée à l'auteur ; mais le volume dans sa centaine de pages, surtout dans sa première partie, forme comme le prélude lyrique des récits futurs d'un conteur animalier. Ici et là même goût de naturalisme et de rusticité et, déjà, sous les strophes, cette connaissance passionnée de la forêt et de ses bêtes, de toute la paysannerie qui va triompher dans *De Goupil et Margot* et les fameuses épiques de *Mirani*, chien de chasse. En ce sens, il est permis d'estimer que le meilleur de Pergaud-poète s'y trouve inclus. A l'exception toutefois du sonnet *J'ai grandi libre et sûr*, que M. Jacques Patin a trouvé dans son article d'après la Collection « Apollon » et qui avait paru, en 1908, dans *Le Belfroi*, sous le titre *Renaisance*.

Parmi les quelques inédits rassemblés pour la première fois avec l'agrément de Mme Pergaud dans *Poèmes*, on doit considérer aussi comme significatif ce *Chant d'Anbe* qui se lit aux pages de la revue *L'He sonnant* :

CHANT D'AUBE

*Pour valaize dans l'espace et le temps vide et nu
 La conjuration de l'ombre et du silence,
 Ma fesseur, suppliant de nobles alliances,
 Avait suivi sans peur des chemins incertains.
 Les tumeurs enlagent les sillons multiples,
 Pour cultiver le jour, poisonnant de clous
 La nef d'aube surgie au loin dans l'horizon
 Au retour du nocturne et ténébreux triple,
 Seul au fond de l'espace épars du mystère,
 La forêt hétéroclite ses ombres postiches
 Si noire qu'on eût cru qu'en ses hauteurs parois,
 La nuit avait percé ses phanogés guerriers.
 Mais je marche, allié des armées de l'aurore
 Et mon noble, fumant comme un baccin de fof,
 Falsait frémir au fond du sinistre sous-bois
 Les monstres fabuleux que le soleil dévore ;
 Nous nous-mêmes allés farouches, pas à pas,
 Lui ôté de l'ambre et moi bordé de rose,
 Comme deux commandants lors du song des rêves,
 L'un descendant d'en haut, l'autre monté d'en bas,
 Et, debout dans l'orgueil brutal de la victoire,
 Non regard confronté, planté dans son royaume,
 La virile noblesse à la divine gloire.*

Hymne mâle et grave, au style étonnamment ferme pour esserrer le symbole encore obscur où s'affirme une fière certitude de domination sur la destinée longtemps rebelle. Pourtant, si mes souvenirs sont exacts — et ils doivent l'être ! — voici que Deubel renie presque son trop fidèle disciple, hier encore nommé avec amour « le premier poète deubélien ». L'élève semble au maître entré désormais « si fermement » dans le jeu pour appliquer les formules enseignées qu'il « n'arrive plus, écrit-il, à le comprendre ».

Léon Boquet.